

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François de Carvajal : le Démon des Andes (Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 126-130

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

François de Carvajal,
le « Démon des Andes »
(*Fin*)

Cependant, le roi d'Espagne avait envoyé au Pérou un nouveau vice-roi, avec mission de soumettre les rebelles et de ramener toute la colonie à l'obéissance. Il avait fait choix, à cet effet du « licencié » La Gasca, qui avait déjà mené à bon terme d'importantes et épineuses affaires pour le compte de son maître. Homme d'Eglise, La Gasca répugnait aux moyens violents et ne les employait qu'à la dernière extrémité. Il n'accepta qu'à condition de recevoir d'amples pouvoirs de pardonner ou de punir selon les circonstances. Dès son arrivée au Nouveau-monde, il fit publier le retrait des Ordonnances, causes de tout le mal, et l'amnistie pour tous ceux qui reviendraient à la cause du roi. Ces nouvelles, jointes à l'indécision de Pizarro, firent fléchir la résolution de ses partisans. La désertion commença à décimer ses troupes. Carvajal eut aussitôt recours aux mesures de rigueur, pour réprimer toute tentative de trahison. Il décréta la peine de mort contre tout soldat qui, sans sa permission, mettrait la bride à son cheval, ou s'aventurerait dans les faubourgs de Lima, ou murmurerait contre ses chefs, etc.

Un matin, de très bonne heure, on vint le réveiller pour lui faire savoir que quatre soldats, supposés transfuges, avaient été arrêtés dans les environs de la ville. Aussitôt le maître de camp, accompagné du bourreau et d'une troupe de piquiers se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les prisonniers. En chemin, il aperçut un jeune officier qui, tout éperonné, tâcha d'esquiver sa rencontre en doublant un coin de rue. « Venez ici, lui cria Carvajal, en l'appelant par son nom ; où allez-vous de si bon matin ? — Je me promène, don Francisco. — Et pour prendre le frais, vous avez besoin de mettre vos éperons ? Par l'âme du Connétable, où mon odorat me trompe, ou Martin Prado sent la trahison. Suivez-moi ». L'officier se joignit à Carvajal, et en route il essaya de s'expliquer en inventant une vague histoire d'aventure. Mais Carvajal

ne s'y laissa pas prendre. Arrivés près de l'arbre au tronc duquel étaient liés les quatre soldats transfuges, le maître de camp dit au bourreau : « Pends-moi ces coquins, et quand tu en auras fini avec eux, tu feras de même avec cet hidalgo, choisissant pour lui la branche la plus haute, car il faut bien que l'officier ait quelque avantage sur les simples soldats ». Le malheureux se mit à supplier Carvajal ; mais voyant que celui-ci ne l'écoutait pas, il finit par demander au moins un confesseur. « Ne vous préoccupez pas de cela, lui répondit le maître de camp ; jeune comme vous êtes, vous n'avez pas eu le temps de pécher beaucoup. Récitez un « Je crois en Dieu ». Quant aux péchés que vous pouvez avoir dans la besace, je les prends à mon compte, bien certain qu'ils n'ajoutent pas grand poids au bagage des miens. Allons, finissons-en et sachez mourir comme un homme ; il n'y a que les femmelettes qui fassent la grimace à la mort. Inutile, avec moi, de faire comme le tailleur qui presse ses coups d'aiguilles la veille d'une fête ». Et le bourreau fit son œuvre. Alors, se retournant vers l'officier préposé à la garde des prisonniers et dont la loyauté lui inspirait quelques soupçons, Carvajal lui dit :

— Senor Alonso Alvarez, prions Dieu de tout notre cœur qu'il veuille bien se contenter des quelques miettes que je viens de lui offrir ».

Et, sans plus, Carvajal étendit son manteau au pied de l'arbre où se balançaient les cinq pendus et se coucha en murmurant : « J'ai dû me lever bien matin aujourd'hui. Mais voilà un ombrage propice pour faire un petit somme ». Il bâilla, dessina du pouce une croix sur sa bouche ouverte, et, tranquille comme si rien ne se fût passé, il s'endormit.

Cependant, l'arrivée de La Gasca avait ranimé le courage des adversaires de Gonzalo Pizarro. Diego Centeno, battu et mis en fuite une première fois par Carvajal, reparut à la tête d'une nouvelle armée grossie des nombreux déserteurs des troupes rebelles. Le maître de camp marcha de nouveau contre lui et l'écrasa à Huarina, (20 octobre 1547), lui tuant ou blessant plus de la moitié de ses hommes. Au cours du combat, Carvajal reçut lui-même une légère blessure d'un coup d'arquebuse tiré

contre lui par un de ses propres soldats qui avait promis aux ennemis de tuer son chef dans la mêlée. Celui-ci dissimula pour le moment, afin de ne pas augmenter la démoralisation de ses troupes, mais sans renoncer à châtier le coupable. Une semaine après, il s'arrangea pour le rencontrer comme par hasard, et du ton le plus affable, il le chargea d'une mission de confiance. Le soldat crut avoir de bons motifs pour s'y refuser et s'excusa. Sans s'altérer le moins du monde, Carvajal lui dit alors : « Eh bien, camarade, que ne s'accomplisse ni mon désir de vous envoyer, ni le vôtre de rester. Entre amis, nous allons chercher un moyen terme. Etes-vous d'accord ? — Oui ; que proposez-vous ? — C'est tout simple. Le moyen, c'est que... c'est que... — fit le maître de camp en se grattant le bout du nez. — Quel est-il donc, don Francisco ? — C'est que le bourreau vienne, et vous pende sur l'heure, félon ».

Une minute après, le malheureux partait pour l'éternité.

Sans se laisser décourager par l'échec de Huarina, La Gasca en vint à proposer directement à Pizarro lui-même d'accepter son pardon et de mettre bas les armes. Fidèle à son plan, Gonzalo préféra envoyer en Espagne des émissaires qui le feraient reconnaître comme Gouverneur à vie du Pérou par le roi même, ce qui lui permettrait d'ignorer d'abord, puis d'annuler le vice-roi. Toutefois, il jugea bon de réunir les principaux de ses partisans pour prendre conseil d'eux et sonder leurs dispositions. Il les convia donc à un grand banquet dans son palais de Lima. Une soixantaine d'entre eux s'y rendirent, à qui le gouverneur fit d'abord lire le message de La Gasca. La lecture terminée, le secrétaire ajouta : « Voilà la situation ; que chacun donne son avis en toute franchise ; mon maître vous donne sa parole de gentilhomme qu'il ne touchera ni à vos biens ni à votre personne. Mais que chacun prenne bien garde à ce qu'il va promettre, parce que celui qui manquerait de fidélité ou de zèle dans cette guerre, paierait de sa tête sa félonie ».

Un profond silence régna dans la salle pendant quelques minutes. Personne n'osait, le premier, exprimer sa pensée. Enfin, Francisco de Carvajal, remarquant le général embarrassé, déclara bravement, en son langage original : « Je suis d'avis que ces bulles sont bonnes, et pas chères, et bourrées d'indulgences ; que le gouverneur

doit les accepter, et nous, les porter suspendues à notre cou comme des reliques. Je suis pour qu'on accepte les propositions de paix... J'ai dit ».

Tous se regardèrent étonnés d'entendre ce langage de la bouche du « démon des Andes », qui avait cependant parlé avec sincérité et en pleine connaissance de cause. Mais « l'Auditeur » Cepeda, craignant que l'opinion de Carvajal ne prévalût, se hâta de répondre : « Dieu me pardonne, mais il me semble que le maître de camp commence à avoir peur du clerc... » Carvajal sauta de son siège, furieux et, la main sur la poignée de sa dague, s'écria : « Peur, moi, qui ose le dire ? »

Puis, se ravisant et reprenant son ton moqueur : « Mieux vaut encore prendre la chose en plaisanterie, dit-il. J'ai livré ma pensée sans que personne se déclare d'accord avec moi. Mais je ne prendrai les bulles, quand même des prédicateurs déchaussés m'y encourageraient, que si tous les prennent. Que le char suive son train, et adviene que pourra. J'ai dit. » Puis il se mit à fredonner une chansonnette. Ainsi prit fin la réunion, par des protestations générales d'un dévouement sans borne au gouverneur et des promesses de mourir plutôt que de renoncer à ses revendications. « Je voudrais plus de poigne et moins de paroles », murmurait le « démon des Andes ».

Au milieu du festin qui suivit, un page s'approcha de Gonzalo, lui dit quelques mots à l'oreille et lui remit une lettre. Pizarro la passa à Carvajal. « Lisez, lui souffla-t-il, et faites justice. Il y a ici un Judas ». Carvajal lut, réfléchit un instant, puis se leva, et, en passant derrière le capitaine Diego Tinoco, il lui toucha l'épaule. « Suivez-moi, lui dit-il, j'ai à vous parler. »

Le convive sortit avec le maître de camp, et ensemble ils entrèrent dans un des appartements du palais. Cependant, sous l'action des fréquentes libations, le banquet se faisait de plus en plus bruyant. Tous buvaient à la gloire et aux triomphes prochains de Gonzalo Pizarro, leur ami, leur chef. Et pourtant, la plupart de ceux qui portaient ces santés allaient bientôt se révéler déloyaux envers l'ami, traîtres à leur chef.

Au bout d'un quart d'heure, Carvajal rentrait dans la salle du festin, portant un grand plat couvert qu'il déposa au milieu de la table. — Voici un dessert qui vient à propos — annonça-t-il, et il pria l'un des capitaines

d'ôter le couvercle. Celui-ci découvrit le plat, et tous, excepté Pizarro, lancèrent un cri d'horreur.

Sanglante et presque palpitante, venait d'apparaître la tête du capitaine Diego Tinoco...

La guerre civile touchait à sa fin. Pedro de Valdivia, revenu du Chili récemment conquis, mit sa vaillance et son expérience au service de La Gasca, qui en fit son maître de camp. Pizarro, de son côté, ôtait cette charge à Carvajal, par crainte de son impétuosité. L'horrible drame se dénoua à la bataille de Sacsahuaman — 9 avril 1548 — où le « démon des Andes », fidèle jusqu'au bout, combattit comme simple soldat. A peine ouverts les feux, une grande partie de l'armée de Pizarro passa à l'ennemi. Devant le désastre, Gonzalo demanda à un de ses gentilshommes ce qu'il devait faire : « Attaquer l'ennemi et mourir comme un romain, lui répondit-il. — Mieux vaut encore mourir en chrétien, reprit Pizarro ». Et il se rendit.

Carvajal, ayant eu son cheval tué sur lui, se vit bientôt entouré d'ennemis prêts à le mettre à mort. Diego Centeno, qui survint, les en empêcha. « A qui dois-je une si grande faveur ? », lui demanda le vétéran.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis Diego Centeno. — Comme je ne vous ai jamais vu que de dos, répondit Carvajal, faisant allusion à ses deux victoires, je ne vous ai pas reconnu en vous voyant de face ».

A tous ceux qui lui témoignèrent quelque compassion, il répondit sur ce ton sarcastique. Condamné à être écartelé, à la vue de la charrette qui devait le transporter au lieu du supplice, il éclata de rire et se mit à chanter quelque refrain populaire. Comme la foule voulait l'arracher pour le mettre en pièces, il cria : « Allons, messieurs, pas d'attroupement. Laissez passer la justice ». Et au bourreau qui vaquait aux derniers préparatifs : « Frère, dit-il, traite-moi comme gens du même métier ». Jusqu'au bout, il montra le même sang-froid. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Sa maison à Lima fut rasée. Sur son emplacement on sema du sel. La tête du « démon des Andes » figura de longues années au pilori à côté de celle de Gonzalo Pizarro, jusqu'à ce qu'un ami l'enleva de nuit et l'enterra dans l'église des Franciscains.

*Un ancien élève de l'Abbaye,
missionnaire au Chili.*